# L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

Imprimée et publiée par
(v. F. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIÉTAIRES :
G. F. WEISSE. H. DUPOUIS.
A. DUVERGER. S. HARDY.
Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 24 OCTOBRE 1867.

Abonnés à la semaine.
Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Vente à l'encan de ce jour.
PAR R. B. SYKES, à midi, sur la Levée, en face de la Place Jackson : Sucre.
PAR FRANCIS FERNANDEZ, à 10 heures, à sup. magasin d'acme, encouragure Charitre et St. Louis No 138 : broderies françaises et marchandises sèches de saison.
PAR D. E. MOREAU—à 11 heures de matin, au magasin de MM. Wilson, Hipscomb & Co., No 58, rue Gravier—Tabac à chiquer.
PAR VINCENT & Co., à 10 heures, en leur magasin d'encan, No 56, rue de la Bourse—Marchandises sèches, étrangères et du pays, merinos français et cachemires.

## Chronique Européenne.

Le *Vanderbilt* est arrivé le 15 à New-York avec des journaux de Paris du 3 courant et d'Angleterre de la même date.

Après l'entrevue de Stuttgardt entre Alexandre et Louis-Napoléon, a eu lieu l'entrevue de Weimar entre le premier de ces souverains et l'empereur d'Autriche. Cette seconde entrevue n'a pas été, dit la *Patrie*, de longue durée. L'empereur et l'impératrice de Russie sont arrivés à Weimar le 30 septembre, à neuf heures et demie du soir, et l'empereur d'Autriche y est arrivé le lendemain, 1er octobre, à dix heures du matin. Une dépêche du journal le *Nord* annonce que l'empereur Alexandre devait continuer sa route dans le courant de la journée, et que l'empereur François-Joseph partirait le soir après avoir assisté à un spectacle-gala.

Une sorte de discussion s'est élevée dans les journaux sur la question de savoir si l'initiative de cette entrevue devait être attribuée à l'empereur d'Autriche ou à l'empereur de Russie. Il y a tout lieu de croire que la proposition est venue de l'Autriche, et que les bons offices de la Prusse en ont assuré le succès. On a du reste remarqué que les deux souverains ne s'étaient pas fait accompagner de leur ministre des affaires étrangères, et certaines personnes en ont conclu que leur rencontre aurait un caractère plutôt personnel que politique.

Les nouvelles de l'Inde sont toujours affligeantes. Voici en quels termes le *Times* apprécie la situation du brave général Havelock, que la mort, en récompense de ses services, vient frapper au grade de major-général :

Au lieu d'avancer avec succès, le général Havelock était sérieusement menacé, même à Cawnpore. Il était évident, à son départ de Unao (?) : par les insurgés d'Oude au Nord, par les rebelles de Futtehpore, et par les mutins de Gwalior du côté de Calpée.— Pour la navigation des rivières et des canaux dans ces parages, il faudrait des steamers pouvant porter deux ou trois canons et un corps de troupes.

Plût à Dieu que la Compagnie possédât en ce moment une douzaine de ces navires !— Avec quel bonheur l'aurions-nous employés maintenant vingt de ces vaisseaux de la ligne auprès du l'Ancre dans ses ports ou arsenaux, pour aider au balisage d'un ringtième de leur tonnage, qui seraient employés à naviguer sur le Gange et sur les rivières tributaires de ce fleuve !

Il paraît que le général Havelock a un steamer de ce genre à sa disposition, et qu'il l'a fait partir pour empêcher, si c'est possible, les révoltés d'Oude de traverser le fleuve à Futtehpore ; mais il n'a aucun moyen d'empêcher les mutins de Gwalior de passer le Jumna à Calpée.

Au fait, il n'est que trop probable que bientôt par la jonction des trois corps qui marchent contre lui, il se trouvera aussi étroitement assiégé à Cawnpore que Wheeler l'a été avant lui et que nos troupes le sont à Lucknow, à Agra, et dans une demi douzaine d'autres places.

Mais le côté le plus inquiétant de ces dernières nouvelles, c'est l'esprit équivoque des populations, ce sont leurs complots et leurs démonstrations menaçantes, leur fidélité douteuse. Nous pouvons être estimés, aimés ou haïs par ceux qui nous entourent ; mais la sphère de ces influences personnelles est très restreinte, et nous avons contre nous tous les préjugés sociaux, toutes les traditions politiques.

Diverses embuscades de notre principale grande route sont représentées comme peu sûres, et bien qu'à partir de ces villes les sûretés pas pour arrêter les troupes anglaises, il peut être nécessaire de les rétablir et d'ajouter chaque jour quelque chose à la terrible tache, peut-être aux souffrances de nos compatriotes assiégés dans Lucknow et dans Agra.

Ces dispositions équivoques des populations dont parle le *Times* changeraient évidemment, dit un journal, par la prise de Delhi. Les Anglais victorieux pourraient d'ailleurs se porter sur Agra et délivrer ses habitants plus vite, avant à Lucknow et à Cawnpore, les distances sont trop grandes pour qu'il leur soit possible d'y arriver en temps utile ; la remontrerait, d'ailleurs, de nombreux obstacles sur leur route. Tout ce qui on peut espérer de plus heureux, c'est que les troupes de Sir Colin Campbell, qui peut pour secourir Lucknow, lutte sa marche. Elles renfort même, d'après les renseignements publiés par le *Times*, ne sera peut être que d'une faible ressource : "Ce corps, composé de 6,000 hommes (3,000 soldats et 3,000 suivants), a été décimé par le choléra. Les Barbares, dit les officiers de ses commandants, ne savent que détruire et piller, ils souffrent beaucoup de la chaleur, marchent avec des parasols et souvent des éventails ; ils ne savent pas aller en rang et ce sont de mauvais tireurs ; ils mangent avec la voracité des corbeaux et presque toutes de la viande à peine cuite ; ils ne s'occupent pas de leurs malades ; on en a laissé 400 de l'autre côté de la rivière."

Ce sont là, comme on voit, d'assez tristes auxiliaires pour la brave garnison de Lucknow et l'héroïque corps d'armée de Cawnpore.

Le *Standard*, de Londres, s'élève avec force contre l'incapacité du gouverneur général Lord Canning.

Si le général Havelock doit avoir le sort du colonel Wheeler, la faute en sera au noble lord. La sûreté personnelle de ce brave général, dont la vie est si précieuse, est mise dans le plus grand danger. Si le gouverneur général avait écouté les avis qui lui étaient donnés trois semaines avant la révolte de Dinapore, Havelock aurait été renforcé avec les 1er et 3e régiments, et il aurait secouru lui même la malheureuse garnison de Lucknow. Aujourd'hui, grâce à la perversité du noble lord, l'Angleterre est inquiète pour le sort d'une poignée de braves couverts de gloire et de blessures. Il ne faut pas se le dissimuler, la position d'Havelock est périlleuse : les forces des insurgés le menacent de trois côtés, et la manière dont ils opèrent contre lui prouve qu'ils entendent parfaitement la tactique militaire et les règles de la stratégie. Havelock sera sauvé, s'il peut seulement tenir son poste à la fin de septembre.

Il paraît bien difficile que le brave général tienne jusqu'à cette époque, et d'un autre côté, il n'est guère à espérer qu'il puisse opérer sa retraite en se frayant un passage à travers les ennemis nombreux qui le cernent.

Ce n'est pas seulement au gouverneur général qui on en prend des derniers événements de l'Inde ; on tait remonter plus haut la responsabilité des désastres, et à la dernière assemblée de l'Association royale d'agriculture de Buckingham, M. Disraeli a prononcé un discours dans lequel il s'exprime ainsi :

Qu'il me soit également permis de le constater, je ne vous parle en Angleterre des préparatifs militaires en égard à l'importance de la crise. Cependant se fait-il, par exemple, que, en ce jour, notre marine ait joué un rôle si secondaire dans les mesures de salut à adopter? Pourquoi n'y est-il pas dans l'Inde une seule chaloupe canonnière, alors que l'on dit que ce n'est qu'au moyen de bâtiments de cette espèce que nous serons à même de pénétrer dans l'intérieur du pays et de porter secours à nos compatriotes assiégés?

Bref, je l'espère, le peuple anglais saura faire comprendre aux hommes qui sont en possession du pouvoir, qu'il ne sera pas tout ministère qui se mettra en mesure de maintenir notre empire dans l'Inde et de sécurité efficacement nos compatriotes, mais aussi que son appui est inséparable de cette condition, et qu'il faut qu'elle soit remplie de la manière la plus absolue et la plus complète.

Les nouvelles de Constantinople, du 26 septembre, annoncent un remaniement diplomatique prochain en Turquie. Le prince Ca'imaki, notamment, quitterait l'ambassade de Vienne.

Malgré le temps affreux qu'il fait dans le Bosphore, des centaines de navires arrivent pour charger, dans la mer Noire, des blés provenant de la nouvelle récolte.

D'après des lettres d'Athènes du 24 septembre, l'exportation des céréales a été autorisée par le gouvernement grec, vu l'abondance des récoltes.

LE GOUVERNEMENT ET LA CRISE.— Le secrétaire du Trésor a donné l'ordre au collecteur de la douane de New-York de recueillir tous les renseignements nécessaires pour que le gouvernement puisse se faire une idée des conséquences que la crise produira dans les relations commerciales des Etats-Unis avec les pays étrangers. Le collecteur a adressé, dans ce but, une circulaire aux principaux importateurs de New-York : il les prie de lui faire savoir à combien, selon eux, s'élèveront les importations d'ici à douze ou dix huit mois, quelle en diminution probable subiront les prix des articles les plus importans ; et quelle quantité de marchandises seront, d'après leurs calculs, retirées des entrepôts de la douane pendant le reste de l'année fiscale, pour les besoins de la consommation intérieure.

## Dépêches Télégraphiques,
TRANSMISES A L'ABEILLE.

FRANCIS — New-York, 23 octobre.—Robb, Hallet & Co. ont suspendu leurs paiements. Cette catastrophe n'affectera pas la banque de James Robb & Co. de Nlle-Orléans.

Cincinnati, 23.—On trouve à vendre des traites sur la Nouvelle-Orléans, à 60 jours, à 8 pour cent.

New-York, 23.—L'argent s'obtient plus difficilement. Les bons papiers se font de 2 à 3 pour cent.

Le montant total des changes sterlings, revenus sous protêt de Londres, s'élève à 70,066 liv. sterl. y inclus 26,000 livres tirées par la banque de la Pennsylvania, sur George Peabody.

Lord Warren, Evans & Co, marchands de marchandises sèches, ont suspendu leurs paiements.

NOUVELLES MARITIMES DE L'ETRANGER.

Partis pour la Nouvelle-Orléans, de Hambourg, le Cornelia et le Ironsides.—De Liverpool, le Suffolk, le Newport et le Zenobia.—Du Havre, le John McKenzie et le Clyde. Il n'y a pas eu d'arrivages de la Nlle Orléans.

New-York, 23.—Le secrétaire de la guerre et le général Scott ont inspecté, aujourd'hui, les divers forts qui dominent le port de New-York.

L'EXPÉDITION DE L'URAL—Washington, 23.—Le lieutenant Alexander, commandant le 10e régiment, a fait savoir qu'il est entré sur le territoire de l'Utah, et que ses troupes sont dans un parfait état et conservent leur bonne discipline.

St Louis, 23.—Le capitaine Van Sill écrit que les Mormons, au Lac Salé, refusent aux troupes des Etats Unis l'entrée de cette ville. Brigham Young menace de mettre le feu aux prairies, de priver les animaux de leur subsistance et d'incendier la ville de Salt Lake, s'il le faut, afin d'empêcher les troupes d'y prendre leur cantonnement.

Les forts du gouvernement, le long de la route, sont en mauvais état.

ACCIDENT ET INCENDIE.— Chicago, 23.— Le bateau à hélices Reindeer, qui voyage entre ce port et Montréal, a été brûlé à Pointe Ansabel, lundi dernier. Tout l'équipage a péri, moins deux hommes.

Columbus, Ohio, 23.—Le feu a éclaté au Pénitencier d'Etat, et les ateliers au nord de la prison ont été détruits. On a eu des craintes, pendant un instant, sur l'édifice principal. La perte est de 25 à 30 mille piastres.

Cincinnati, 23.—La raffinerie de sucre de Kilbreath, McKenzie & Co. a été entièrement détruite par le feu. La perte, qu'on porte à $8,000, est couverte par l'assurance.

Memphis, 23.—Le feu a éclaté dans l'imprimerie du "Eagle & Enquirer," mais a été promptement éteint.

MARCHÉS.— New-York, 23.— Le coton est calme, ferme à 44 65 à 5 16 ; bié blanc $1 25 ; maïs mélangé 70 à 71 ; le porc mess a tombé à $30 ; bœuf $12 50 à 13 ; graisse 12 à 14 1/2 ; suif 8 à 9 ; café Rio 10 1/2 à 11 1/2 ; le sucre est ferme, et les articles pour navires calmes.

Cincinnati, 23.—Farine $4 à 4 10 ; whisky 15 1/2 ; blé 80 à 85 ; rouge 75 à 80 ; avoine 30 ; maïs 40 cts.

Vicksburg, 23.—Le steamboat Princess est passé ici à midi, descendant.

LA BANQUE MOUNT VERNON—Norfolk, 22 octobre.—La banque Mount Vernon, allant de la Nouvelle-Orléans à la Louisiana est entrée dans le port de Norfolk, avec une forte voie d'eau.

ASSOCIATION DE DAMES—Washington, 23 octobre—Des dames du district de Columbia ont formé une association, dite *Association*, au profit de la famille du noble commandant du Central America, et sollicitent la coopération des dames de l'intérieur.

NOUVELLES DE WASHINGTON—Washington, 23 octobre.—La section McGraw, du chemin à wagons de Californie, devra être achevée le 15 décembre des extrémités opposées ont été reçus aussi, concernant la section de Kirk, et l'on attend son complétement pour la même époque.

La convention constitutionnelle du Kansas s'est dissoute le 22.

NOUVELLES DE L'OUEST—St Louis, 23 octobre—J. C. Stuck, ingénieur des Etats-Unis, contredit le rapport qui disait que plusieurs compagnies d'ingénieurs avaient été massacrées par les Chyennes et les Sioux.

FINANCES—St Louis, 23 octobre—Renick et Patterson, banquiers, ont suspendu leurs paiements. Leur actif est considérable.

NOMINATION—New-York, 23 octobre.—M de Rosnilah a été nommé chargé d'affaires de Danemark, pour les Etats-Unis.

FAILLITES A NEW-YORK—Du 9 au 16 de ce mois, c'est à dire dans l'espace d'une semaine, 167 fortes maisons de New-York se sont déclarées en faillite. Le commerce des sources étrangères et des marchandises sèches d'Europe dans un tel désarroi cause beaucoup de négociants en gros, dont le stock vaut des millions, se sont fait détaillans et vendent maintenant à la yarde. Ils écoulent de la sorte une partie de leur assortiment, tandis qu'en s'obstinant à négocier qu'en gros ils ne vendraient absolument rien et seraient ruinés.

ARRIVAGE HÂTIF. Le brick *Desaberta*, arrivé hier matin de la Havane, a apporté $35,000 en or et 200 passagers, $17,000 à Pujo, A Co, et $10,000 à Puig, Mir & Co.

## ARRIVAGES DE DENRÉES.

Dans les journées d'avant hier et d'hier, il est arrivé par les bords du fleuve :—5670 balles de coton, 139 boucauts de sucre, 253 barils de mélasse, 79 boucauts de tabac, 81 barils de farine, 100 balles de foin, 2767 sacs d'avoine, 205 boisseaux de blé, 34 ballots de peaux, des toiles et cordes d'emballage, whisky, jambon, porc, beurre, graisse et volaille. Ainsi : 52 mulets, 32 chevaux, 10 bœufs et 1000 moutons.

COMPAGNIE DE TRANSPORT.— Une dépêche de Washington nous apprend que le gouvernement a établi les raisons que M. Forsyth, ministre des Etats-Unis à Mexico, lui a demandé pour expliquer son opposition à l'arrangement conclu par MM. Benjamin et Lerdre avec le président Comonfort relativement à la compagnie de Tehuantepec.

CONGRÈS DES ECHECS.— Les sept vainqueurs du grand tournoi des Echecs à New York, sont Paul Murphy, Montgomery, Meek, Paulsen, Raphael, Ins, Hodgson. Ils auront maintenant à lutter entre eux. M. Murphy a gagné trois parties au juge Meek, ce qui lui donne droit à l'un des quatre prix. Les parties décisives ont dû avoir lieu cette semaine et la fermeture du Congrès sera probablement proclamée aujourd'hui. Murphy nous reviendra chargé de lauriers.

A RELIE OF THE ITALIAN REVOLUTION OF 1849—Tel est le titre d'un album qui est en ce moment en vente aux deux magasins de musique de Gabici, 86, rue de Chartres, et 39 rue du Canal. C'est, vraiment, remarquable, renferme cinquante belles gravures sur cuivre qui sont l'œuvre de quelques-uns des artistes les plus éminens de Rome. C'est une satire sanglante de la tyrannie. "Ces planches, dit la notice publiée au commencement de l'album, ont appartenu à la série qui servait en 1849 à illustrer un journal politique de Rome. L'artiste n'a pas pris son sujets d'esquisses seulement dans la révolution italienne, il a aussi puisé dans celles qui ont agité la France et la Hongrie."

## CHRONIQUE LOCALE.

PREMIÈRE COUR.—Quelques accusés ont comparu, hier, devant la Première Cour de District. Le tribunal s'est ajourné à aundi prochain.

CITÉ DE RECORDER SMITH.— José Monténégro, qui s'est introduit, mercredi soir, dans le magasin de M. Rabel, et a volé pour cinq cents piastres de fripon, a comparu hier devant le Recorder Stith, pour avoir assailli à main armée le garde Heal McCullough, qui essayait de l'arrêter.—En prison faute d'un cautionnement de $250.

C. H. Foster, qu'un affidavit accuse d'enlèvement à Natchez, s'est présenté pour répondre à l'accusation d'avoir volé, chez Mary Ann Green, rue Girod, une malle contenant des vêtements, des robes de prix, et une somme de trois cents piastres. Le plaignant déclare que Foster avait l'habitude de venir chez elle, il annonça son intention d'abandonner sa place de garde, et de se mettre dans le commerce pour les gens qu'il avait quelques nègres. Il disparut après le vol, et quand il fut arrêté et ramené ici sous prévention d'enlèvement, plusieurs des articles volés furent trouvés dans sa malle, et Foster a été envoyé devant la Première Cour de District. Le Recorder a ordonné la mise en liberté des femmes qui étaient accusées de complicité.

John Keller, que Christiana Weil accusait de parjure, a été mis en interrogatoire à la suite duquel le recorder l'a acquitté. La plaignante d'abord que le prévenu avait fait un faux serment en déclarant qu'elle avait pris possession, de force, d'un nègre et d'une maison à lui appartenant.—Il paraît qu'elle avait chargé un individu de lui acheter l'esclave et la propriété; l'individu les vendit à Keller. La plaignante enfonça la porte de la maison et en prit possession, avant le transport. L'accusé lui intenta un procès en 1854 et le tribunal lui donna gain de cause. Le recorder a conséquemment décidé que l'accusation de parjure n'était pas prouvée.

COUR DU RECORDER FABRE.—Unfaldiault accuse Gabriel Mitchel, garde, d'avoir assailli, à main armée et terrassé McGrandy, député commissaire des rues, au bureau de police du deuxième district. M. Gandy ne l'avait pas provoqué. L'affidavit l'accuse d'assaut avec intention de tuer.

Pierre Lemoine, accusé d'avoir enlevé mille piastres de chez Joseph Badon, No 18, rue Dumaine, a été acquitté. Il n'y a pas eu de preuves contre lui.

—Les autres affaires n'offrent aucun intérêt.

HÔPITAL DE CHARITÉ—Voici le rapport de l'Hôpital de Charité pour la semaine expirée hier, 23 du courant, à 6 heures du soir :

| | |
|---|---|
| Admis | 338 |
| Renvoyés guéris | 184 |
| Morts | 50 |
| En traitement | 553 |

ARRESTATION.—Wm Lockwood, le dernier de ceux qui sont accusés du meurtre du matelot, Geremino Dimitry, a été arrêté, jeudi, à Alger, par le lieutenant Leggett, de la police du Troisième District. Le recorder Solomon l'a envoyé devant le Première Cour de District.

UNE MEMBRE DE SANGUE.—Le banque d'Angleterre, l'un de ces derniers mois, établissant la balance de ses comptes, trouva un déficit de 100 liv. sterling en espèces. La nuit se passa à la recherche de cette erreur. Le dimanche au matin, un des employés de cette administration engagea l'idée que l'armoire avait été commise en expédiant plusieurs caisses de numéraire, parties la veille pour les îles occidentales par Southampton. Aussitôt, en court au télégraphe, et ici commence une chasse donnée par l'éloquentié à la vapeur qui avait une avance de quatrème-huit heures ; la connexion s'est fait sentir, et les fils demandent si tel vaisseau est encore dans le port.—Il est sur le point de lever l'ancre, répond-on.—Qu'on arrête, dit de nouveau l'électricité.

L'ordre est exécuté.—Ce navire porte-t-il des caisses marquées de telle et telle façon ? —Oui.—Qu'on pèse les caisses.—Elles sont pesées ; l'une d'elles, la délinquante, était plus lourde que les autres, et la différence du poids correspondait juste à celui de 100 livres sterling.—Laissez appareiller, dit le télégraphiste.

La banque d'Angleterre se contenta de débiter le compte de la Compagnie des Indes de la somme de 100 livres sterling, exprédiée en trop. L'erreur fut ainsi redressée à quarante lieues de distance sans qu'on ait eu besoin d'ouvrir les caisses, et dans l'espace de moins d'une heure.

ANGLAIS ET HINDOUS.—On écrit de Calcutta sous la date du 23 août :

L'armée anglaise devant Delhi présente, au point de vue pittoresque, une apparence singulière. Les soldats sont habillés en toile ; leurs alliés les Sikhs et les Afghans sont dans leur costume national, avec des turbans blancs et rouges ; et les Ghoorkas, troupes à moitié sauvages, ont des vêtements de laine noire et affreusement laids. Il n'y a aucun soldat lindou avec les Anglais, mais ces derniers gardent tous les domestiques qui appartiennent à cette nation.

L'exaspération des Anglais contre les insurgés n'a pas diminué. Les soldats devant Delhi disent hautement qu'en prenant la ville (ils ne doutent pas qu'ils ne la prennent tôt ou tard), ils feront un massacre épouvantable des citoyens et de la population, et les officiers, de leur côté, ne font aucun effort pour les détourner de ces idées sanguinaires. Donc, il faut s'attendre à des scènes qui rempliront d'horreur les Indes et l'Europe.

On a appris d'un indigène à Delhi que pas un seul Européen ou chrétien ne se trouve dans l'intérieur de la ville ; tous ont été massacrés. Le pillage dans la ville avait cessé, et les insurgés, qui ont beaucoup d'argent, payaient régulièrement tous les achats. On estime que les cipayes ont apporté dans la ville plusieurs millions, pillés dans les caisses publiques.

Le 11 juillet, la force numérique des assiégés s'élevait à près de 15,000 hommes, mais par les maladies ou dans leurs sorties contre les Anglais, ils perdaient journellement une centaine d'hommes.

LA MORT DU GÉNÉRAL MOREAU. — Nous empruntons au sixième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers, l'épisode suivant, relatif à la mort du général Moreau, tué devant Dresde, le 27 août 1813. Peu de temps après son arrivée au quartier-général des alliés, Moreau eut un boulet parti d'une batterie que Napoléon venait de faire avancer et dont il excitait lui-même le feu, qui frappa aux deux jambes le général Moreau, placé en ce moment près de l'empereur Alexandre. A son retour dans Dresde, "il y avait, dit M. Thiers, une émotion que Napoléon ne cessait d'adresser à chacun.

"Au moment où le boulet qui avait frappé Moreau était tombé dans le groupe de l'empereur Alexandre, Napoléon avait clairement discerné, à l'éclat des uniformes, que ce groupe était extrêmement nombreux. Il ne sait pas de demander : "Qui donc avons nous tué dans ce brillant escadron ?..... Il le sut peu d'instans après par le plus étrange des incidents. L'ordre blessé avait un chien qui était resté dans la chaumière où on lui avait donné les premiers soins. Ce chien, amené à Napoléon, pendant qu'on le pansait, s'épouvanta au général Moreau." C'est ainsi que Napoléon apprit la présence et la mort de Moreau dans les rangs des coalisés!"

# FEUILLETON.

## GEORGES D'AMBRE.

XI—[Suite.]

Ce fut avec un serrement de cœur douloureux que M. de Bourbonnez gravit l'escalier. Cette rencontre lui avait fait mal.

Après avoir frappé légèrement, il ouvrit la porte de la chambre occupée par Mme d'Ambre. Le vieillard s'arrêta sur le seuil, et il appela d'une voix presque suppliante sur son prie-dieu. Celle-ci détourna la tête, et, en reconnaissant M. de Bourbonnez, elle se leva, vint à lui et lui tendit la main. Le comte la prit et déposa sur cette main brûlée par la fièvre un baiser mouillé de larmes.

"Pauvre ami ! dit la marquise en essayant de consoler celui dont l'inflexibilité augmentait son pitié.

—Je souffre, répondit lentement le comte, d'accomplir un devoir aussi dur. J'ai besoin de retenir à chaque instant ma fermeté près de m'abandonner, pour ma pauvre mon.

—Je ne puis vous accuser.

La marquise ne chercha pas à plaider la cause désespérée de son fils. Elle le connaissait la rigueur des principes professés par son ami et elle ne pouvait blâmer une susceptibilité respectable quoiqu'elle pût lui sembler poussée à l'excès. M. puis crier une si tendre avait aussi sa fierté. Elle devait subir dignement la position que lui faisait son fils et s'abstenir de mendier pour sa fille une alliance qui s'éloignait d'elle.

"Vous avez, mon ami, reprit M. de Bourbonnez, que j'ai pour Louise une affection de père : la pensée que je vais l'affliger si profondément serait un remords pour moi, si je n'étais pas soutenu par une force qui me vient de haut.

—Et Henry ? demanda la marquise.

—Le pauvre enfant est bien malheureux !

Le comte prononça cette réponse avec un accent désolé. Peut-être pensait-il qu'un mot de lui suffirait pour rendre le bonheur à tant d'êtres qui souffraient par son fait; mais ce mot ne fut pas dit.

—Nous parlions ce soir pour Bourbonnez et je voudrais annoncer à Louise ce départ d'une façon naturelle.

—Je vous remercie de cette attention.

—Que dois-je faire ?

—Ne cherchez pas de prétexte; j'en ai trouvé un.

—Quel est-il? demanda le vieillard un peu soulagé.

—Lorsque Louise m'a interrogé sur l'absence de son frère, je lui ai répondu que des intérêts graves laissés par M. d'Ambre avaient appelé Georges en Allemagne. Vous pouvez dire même à cette affaire, et nous expliquerons ainsi de la même manière l'absence de Henry.

—Vous avez raison.

—Tout cela n'est pas bon, reprit la marquise, mais je ne puis annoncer à Louise les malheurs qui fondent sur nous ; M. Morphy a gagné trois parties au juge Meek, ce qui lui donne droit à l'un des quatre prix. Les parties décisives ont dû avoir lieu cette semaine et la fermeture du Congrès sera probablement proclamée aujourd'hui. Morphy nous reviendra chargé de lauriers.

—Je revienderai dans la journée avec Henry.

—Nous vous attendrons.

En ce moment le refrain d'une gaie chanson napolitaine monta jusque dans la chambre; c'était Louise qui gazouillait. La joie de cette pauvre enfant, ignorante du mal qu'on se préparait à lui faire, troubla Mme d'Ambre; elle se précipita sur son prie-dieu afin d'étendre ses sanglots dans ses mains. M. de Bourbonnez sortit précipitamment. Lui aussi avait le cœur navré.

Quelques heures après, le comte entrait dans le salon d'Ambre, accompagné de son fils; Louise était assise auprès de sa mère sur une causeuse et semblait triste; elle avait appris le départ de son fiancé. Henry portait sur son visage fatigué les marques du plus profond abattement. Le jeune fille éprouva comme de la joie en voyant la désolation peinte sur les traits du jeune homme. N'était-ce pas la plus touchante preuve d'amour qu'il pût lui donner ?

Tous ces personnages qui jouaient un rôle, à l'exception de Louise, étaient gênés.—Cette entrevue entre des personnes liées ensemble par tant d'années d'affection était froide et contrainte comme une présentation.

—Vous partez ce soir ? dit Mme d'Ambre, pour rompre un silence pénible.

—Oui, Madame, répondit le jeune homme; et il n'ajouta rien autre chose. Il était incapable de faire le moindre effort pour entretenir une conversation que nul ne se soucie d'alléger.

—Vous écrirez souvent à ma mère ? fit Louise.

Le jeune homme articula un mot à peu près intelligible. Mlle d'Ambre entendit avec son cœur le cri qu'elle attendait.

Quelques paroles furent encore échangées à longs intervalles, phrases insignifiantes, banalités rebattues auxquelles les deux jeunes gens ne prirent aucune part. Henry n'osait pas regarder Louise, ses yeux étaient constamment fixés au plancher. Quelque part qu'elles eût promenés n'eût-il pas rencontré des souvenirs dont la douceur passée est contrastée d'une manière terrible avec l'amertume présente.

*Nessun maggior dolore,*
*Che ricordarsi del tempo felice*
*Nella miseria.....*

Le poète qui a dit cela avait souffert et avait aimé.

Le piano rappelait au jeune homme bien des soirées heureusement écoulées auprès de sa fiancée; le jardin qui envoyait ses parfums par les fenêtres entr'ouvertes, lui rappelait ces chères promenades pleines de douces paroles, de tendres confidences, d'innombrables projets. Chaque meuble, chaque objet s'animait sous un souvenir cher à son cœur.

M. de Bourbonnez donna le signal du départ en se levant. La marquise pressa tendrement sur son sein celui qui aurait dû remplacer Georges auprès d'elle. Louise tendit à son fiancé sa petite main blanche; le jeune homme voulut faire un mouvement pour la prendre dans les siennes, mais ses yeux se voilèrent et il chancela. Le comte s'élança auprès de son fils et le soutint dans ses bras.

—Henry ! s'écria la jeune fille avec un geste d'épouvante.

Le cri de Louise traversa le cœur du jeune homme; il revint soudainement à lui et retrouva un peu de courage pour traverser cette dernière et douloureuse épreuve.

—Vous souffrez ? dit la jeune fille, tout inquiète.

—Non.

—Vous êtes pâle, Henry.

—Ce n'est rien, Louise, ne vous tourmentez pas. C'était un étourdissement; il a disparu, je me sens bien.

—A bientôt, Henry !

—Adieu, Louise.

—Adieu, répéta la jeune fille avec une intonation étrange. Ne vous en vinin mot-là, il porte malheur. Au revoir?

—A revoir ! répondit Henry avec le sourire meurtrier du gladiateur qui doit mourir avec grâce.

—Venez, mon père, ajouta-t-il bas à l'oreille du comte, je sens que j'étouffe.

M. de Bourbonnez entraîna son fils et le porta plutôt qu'il ne le conduisit vers la voiture qui les attendait dans la cour. Cette fois encore Louise vit relever le rideau, cette


Mme F. DUVAL.
*Enseigner Gouté et Repoli.*
MADAME DUVAL, de retour de France, préviens les dames de la Nouvelle-Orléans qu'elle a choisi un joli appartement de modiste dans une vaste et nouvelle maison de cette ville, où elle tient impérieusement, meubles neufs, bonne exposition, chaleur tempérée, mansard, bureaux, embrouillé dragest et poulets, coiffes, Bleite étoeille et or ; en grand assortiment, ambrure et fleurs fines. Tous ces articles seront vendus à des prix très modérés.
24 oct—3

MADAME P. ALBERT.
*Enseigner Repoli et Bienvilli.*
A l'honneur d'informer les dames en général qu'elle vient de recevoir de France, accompagnée de Mlle Léontine, sa première de la couture, qu'elle s'était adjoint pour l'aider dans le choix des marchandises ; elle a profité de son séjour à Paris pour emporter et remuer avec elle, une première de robes de prix, qui sont de la plus élégante coupe, et qui ne se trouvent à la portée des personnes qui ont du goût et de l'élégance pour la tenue ; elle a pu